

Depuis VALERIE, version moderne d'AURORE L'ENFANT MARTYRE, on peut parler d'une véritable industrie du cinéma québécois. En effet, Héroux, en déshabillant pour la première fois la Québécoise à l'écran, devenait, à sa manière, pionnier de l'ère industrielle du cinéma d'ici. VALERIE allait tenir l'affiche pendant plusieurs mois dans plusieurs salles de notre belle province et allait en plus être distribué un peu partout dans le monde. Ce succès permettait une confiance jusque-là absente face aux films et aux réalisateurs d'ici. La gêne des capitaux allait

effet, s'il y a une rentrée qui se fait, il y en a une qui, elle, ne se fait pas. Comment accepter que plus d'une trentaine de films québécois attendent presque désespérément sur les tablettes. Trente films en quête de distributeurs. Il faut espérer que la salle de projection du Vieux Montréal consacrée entièrement au cinéma québécois et inaugurée récemment pourra en partie remédier à la situation et que finalement le public pourra voir des films qui ne demandent qu'à être vus. Notre cinéma vivra uniquement dans la mesure où il sera vu par notre collectivité et celle-ci, en retour, vivra

parce que j'estime que c'est là un film très contentieux. Plusieurs pensent en effet que ce film prône les thèses du séparatisme. De prime abord, c'est donc un film très délicat à manier, surtout par une agence fédérale comme l'ONF. Mais j'irai encore plus loin. Car ce qui me paraît encore plus important, c'est le fait que l'ONF n'a pas le droit de se faire le porte-parole d'un parti politique quelconque. Cela vaut pour tous les partis politiques, y compris le Parti québécois. Maintenant je sais bien que les thèmes abordés dans UN PAYS SANS BON SENS sont de nature philosophique. Mais plusieurs prétendent que le film épouse aussi

CINÉMA QUÉBÉCOIS



PAR RICHARD GAY

LA RENTRÉE '71-'72

"Les Maudits Sauvages" de J.P. Lefebvre

soudainement disparaître. On assistait, en effet, à une sorte de curée ou plutôt à une sorte de ruée vers l'or presque chaplinesque.

Ainsi depuis 1968, l'année VALERIE, on peut affirmer sans snobisme irréaliste que chaque début de saison artistique offre maintenant une rentrée de plus, celle de notre cinéma. Il y a donc eu la rentrée cinématographique 1969-1970, puis celle de 1970-1971, maintenant celle de '71-'72. Que nous offre la rentrée de cette année?

La rentrée qui ne se fait pas

Tout d'abord une déception. En

davantage dans la mesure où elle se retrouvera dans ses films.

C'est pourquoi on peut qualifier de criminelle une censure qui empêche le public québécois d'apprécier des films nés de ce qui fait notre identité. Un long métrage comme UN PAYS SANS BON SENS, par exemple: M. Sydney Newman, commissaire du gouvernement à la cinématographie et président de l'ONF a pris à l'égard du film signifiant de Perrault la décision suivante, décision qui, du coup, avait force de loi: *J'ai pris la décision de ne pas montrer UN PAYS SANS BON SENS dans les salles commerciales ou à la télévision,*

les vues du Parti québécois. Par suite de cette décision, ceux qui veulent voir ce film de Perrault doivent donc l'emprunter à un des bureaux de l'ONF... mais-là encore l'expérience de plusieurs a prouvé que même cet emprunt n'est pas toujours facile à réaliser.

Dans cette rentrée qui ne se fait pas, il faut noter aussi le dernier né de Perrault, L'ACADIE, L'ACADIE. Ce film ne serait-ce que parce qu'il s'est mérité quelques prix dans des festivals importants, possède les atouts nécessaires pour subir l'épreuve d'une carrière commerciale. Mais cette carrière, l'ONF la sabote

puisque les dirigeants, émus par l'importance du film, en réservent les droits pour Radio-Canada... versions anglaise et française si possible. Mais pour le moment, le grand public attend.

Un autre film victime de censure a pour nom ON EST AU COTON. Ce film de Denys Arcand cherche à révéler la situation de l'industrie du textile au Québec et plus particulièrement celle des ouvriers qui y travaillent. Le titre, soit dit en passant, est une trouvaille! Mais après trois ans de labeur, Arcand et son équipe se sont vus butés au mur d'une censure inébranlable. Sidney Newman ne se gêne pas d'ailleurs pour manifester sa position: *C'est un film mort. Il ne sortira jamais.*

CAP D'ESPOIR de Jacques Leduc brille aussi par son absence. Pourtant une rumeur voulait que le film soit présenté à la Comédie-Canadienne. Mais il n'en est rien puisque Leduc lui-même semble connaître certaines difficultés pour visionner sa propre création.

Toutes ces censures officielles ou officieuses empêchent le peuple d'ici de se reconnaître dans une image qui l'assume, le reflète et le définit. Ainsi s'il s'agit de films, il s'agit en même temps et du même coup de beaucoup plus.

La rentrée qui se fait

Mais, malgré tout, rentrée il y a. Alors que des oeuvres stimulantes comme L'ACADIE, L'ACADIE sont victimes de censure, des navets comme Y'A PLUS DE TROU A PERCE et 7 FOIS PAR JOUR règnent sur nos écrans. Y'A PLUS DE TROU A PERCE n'est rien d'autre que la version française du film de J. Johnson, LOVING AND LAUGHING qui ne fait que rééditer la recette grossière sexe-rire qui avait fait le succès de DEUX FEMMES EN OR. Cette version française constitue une véritable injure à l'égard des Québécois, tout d'abord parce que le doublage est d'une imperfection honteuse, ensuite parce que l'intrigue aberrante au point de départ, devient, doublée en français, ridicule d'in vraisemblance et finalement parce que le titre français d'un mauvais goût sans pareil

témoigne, il faut le dire, d'un mépris évident des Québécois qu'on veut entretenir dans une bassesse nettement aliénante.

Et c'est aussi dans cette bassesse que veut nous entraîner Denis Héroux avec son 7 FOIS PAR JOUR. Ce film où un Jean Coutu bedonnant et aux allures efféminées veut faire croire en son personnage d'affamé sexuel et de Don Juan irrésistible, n'entretient que les clichés les plus sordides. Et tout cela en Israël avec des images faussement pittoresques. Du cinéma kétéine, rien d'autre!

Mais la rentrée cinématographique québécoise n'est pas faite que de navets. FLEUR BLEUE de Larry Kent intéresse. Une grande oeuvre? Certes non. Mais Kent sait raconter gentiment une histoire que le spectateur suit sans être victime d'aliénation. Pour Kent, FLEUR BLEUE est un film politique. On peut penser qu'au point de départ du projet, ce film pouvait contenir certaines implications d'ordre politique. Mais le traitement de cette histoire d'un jeune Québécois divisé entre sa fiancée québécoise et une belle anglaise qu'il essaye constamment d'éblouir, ne jouit pas d'une ouverture capable de rejoindre la dimension politique. L'intrigue renvoie à l'intrigue: rien de plus.

LE MARTIEN DE NOEL réalisé par Bernard Gosselin et distribué en fait avant la saison, à la fin du mois d'août, vise avant tout un public d'enfants. La maison Faroun, le principal producteur et le distributeur du film, avait misé beaucoup sur cette initiative d'un long métrage fantastique pour enfants. Mais ceux-ci ne sont pas accourus en très grand nombre. Il faut espérer que le film pourra être distribué de nouveau, à la période des fêtes par exemple, car ce MARTIEN DE NOEL vaut à plusieurs niveaux, en particulier au niveau de la photographie.

Mais il faut surtout retenir de cette rentrée '71-72', deux films qui chacun à leur manière marque une date dans le cinéma québécois: ON EST LOIN DU SOLEIL, réalisé par Jacques Leduc et LES MAUDITS

SAUVAGES tourné par Jean-Pierre Lefebvre.

Au tout début du film de Leduc, le spectateur, pendant de longues minutes, entend un narrateur lui décrire la vie de sacrifié, la vie sans vie, la vie de mort que fut celle du Frère André. Après cette introduction, la caméra nous entraîne à la suite d'une femme, puis d'un jeune homme, puis d'autres personnages. Les plans sont très longs, interminables et épousent comme avec angoisse le temps vécu. Plus les images défilent et plus elles deviennent intolérables de signification puisque Leduc nous force à constater que chacune des personnes suivies avec la caméra vit, tout comme le Frère André, une vie de mort, de sacrifié. Dans ce sens, chaque plan est riche d'une violence contenue, d'un cri qui se tait. A la fin du film les personnages se regroupent: on apprend qu'ils font partie d'une même famille québécoise. Ils sont là, silencieux, pareils à eux-mêmes, à leur néant fragile, debouts dans le cimetière, autour du cercueil où repose un des leurs: la jeune fille qui depuis le début du film n'attendait que sa mort. Dans tout ce film où le noir et blanc est utilisé dans toute sa force d'expression, une seule image couleur: on enterre la morte. Cette image couleur souligne le thème central du film: la seule vraie réalité, c'est la mort, celle qu'on vit et celle qu'on meurt. On est toujours six pieds sous terre; on est toujours loin du soleil. Un film important, parce que intolérable.

On pourrait établir certains rapprochements entre le film de Leduc et LES MAUDITS SAUVAGES de Jean-Pierre Lefebvre. Mais la tentative de ce dernier est surtout culturelle et cela dans le sens plein du mot. Lefebvre en se penchant sur les sauvages, les *maudits sauvages* que sont les Indiens et que nous sommes tous, nous force à démasquer notre histoire telle qu'elle nous a été servie et à synthétiser par un regard libéré, décolonisé, le passé et le présent dans un avenir révélateur. Notre histoire, ici, n'est pas dramatique à la manière des reconstitutions hollywoodiennes mais lue de l'intérieur pour éviter le mensonge, pour la prendre en main, pour qu'elle se prolonge dans et par le spectateur ●